

***Cahiers d'études nodiéristes*, 2017–2, n° 4 : « Charles Nodier et la presse de son temps ».** Sous la direction de CAROLINE RAULET-MARCEL. Paris, Classiques Garnier, 2017. Un vol. de 192 p.

Ce numéro rassemble les actes de la journée d'études tenue à Dijon le 21 janvier 2014, sous la direction de Caroline Raulet-Marcel.

Celle-ci introduit les sept contributions en mettant l'accent sur la continuité et l'importance – quantitative et qualitative – de l'activité journalistique de Nodier, sur la poétique originale qui s'en déduit et s'élabore dans ces pages trop souvent méconnues, au fil d'une collaboration de quarante-trois années.

En ouverture, Fiona McIntosh expose les thèses littéraires défendues par le *Censeur européen*, organe libéral rédigé par Comte et Dunoyer de 1817 à 1819. Au moment même où naît le romantisme, cette vision utilitariste de la littérature, qui met les écrivains au service du monde productif et juge l'imagination « maîtresse d'erreur et de fausseté », est assez étonnante. L'étude souffre toutefois d'un défaut gênant : la ténuité de son adéquation au dossier, que ne compense pas l'alinéa final ; situation d'autant plus dommageable que les rapports violemment polémiques de Nodier avec les penseurs libéraux restent à considérer dans leur spécificité, littéraire, philosophique et politique. On déplore donc pour l'ordonnance du repas que la mise en bouche mérite à ce point la qualification de hors-d'œuvre.

Fort heureusement, il n'en va pas de même des autres interventions. Celle de Georges Zaragoza est centrée sur les cinq articles consacrés à l'œuvre de Walter Scott, publiés par Nodier entre 1817 et 1823 dans le *Journal des Débats* et dans *La Quotidienne*. S'y dessine une évolutive poétique du genre romanesque : partant d'une conception presque classique, Nodier rejette d'abord l'esthétique imputée à Scott comme l'excroissance d'un corps malade, pour venir en 1823 à célébrer la mise en œuvre scottienne de l'histoire nationale et de la tradition orale. On rappellera que, faute de découvrir en France un romancier qui adopte ce paradigme, Nodier se berça de l'espoir de donner à la littérature nationale un roman comtois équivalant à ceux du maître écossais. Bien qu'avortée, cette tentative qui l'occupa de 1822 à 1828 est l'aboutissement logique de sa réflexion.

Guillaume Cousin se penche ensuite sur la doctrine littéraire énoncée dans les essais confiés à la prestigieuse *Revue de Paris*, entre 1829 et 1832, et recueillis pour la plupart dans les *Rêveries* de 1832. S'y lirait une théorie nouvelle du romantisme : celui-ci ne serait plus le fait d'une époque, mais marquerait le renouvellement de la littérature – et du monde –, propre à tous les âges charnières ; qu'ils se nomment Homère, Dante, Rabelais ou Victor Hugo, les chantres du romantisme tel que le conçoit Nodier sont en rupture avec la décadence d'un monde fini, et célèbrent les temps nouveaux à travers des formes inédites que ne saurait reconnaître le classicisme, héritage du passé. Dans son enthousiasme, Guillaume Cousin semble repousser l'idée que ne sont pas dévolus aux revues et aux journaux *les mêmes écrits* : il ne s'agit pourtant que d'apprécier en quoi diffèrent ceux-ci de ceux-là. Narratifs ou non, les textes destinés à la *Revue de Paris* ont connu pour la plupart une longue élaboration manuscrite et, sans que le plus léger dédain s'attache aux uns ou aux autres, ne sauraient être placés sur le même plan que les articles proprement journalistiques dont l'actualité commande la rédaction.

S'engageant hardiment sur un chemin peu frayé, Marta Sukiennicka traite de l'éloquence de la tribune, important sujet évoqué dès le cours de belles-lettres de 1808, sur lequel portent dans les années 1830 plusieurs cycles d'articles et qui s'épanouit dans le *Dernier Banquet des Girondins* (1833). Par la mise en relation des textes avec des articles sur le style, Marta Sukiennicka fait apparaître que la neuve rhétorique des orateurs révolutionnaires, en privilégiant la prose, participe à la libération de l'expression littéraire et concourt à la naissance de l'esthétique romantique : comme on le note pour la première fois, croyons-nous, Nodier place dans la bouche du Girondin Vergniaud un discours qui est un brillant pastiche, et

a leurré les contemporains ; or le pastiche, genre auquel Nodier est particulièrement rompu, est un exercice d'admiration ; que l'auteur imité se nomme Philippe de Commines, La Fontaine, La Bruyère ou Vergniaud, l'appropriation de son individualité stylistique est toujours un hommage. Les règles rhétoriques que l'éloquence révolutionnaire a fait éclater ne sont plus normatives, mais se conforment désormais à la subjectivité de l'écrivain, à sa personnalité propre. L'étude témoigne à la fois d'une rare maîtrise de la matière et d'une véritable originalité de pensée : on ne saurait savoir trop de gré à Marta Sukiennicka d'ouvrir ainsi de nouvelles voies à la critique nodiérienne.

Samy Coppola s'essaie quant à lui à fixer les caractéristiques de la « critique fantaisie », identité même du feuilleton selon Nodier. Renonçant à l'hégémonie du résumé héritée de son prédécesseur Geoffroy, Nodier instaure dès le *Journal des Débats* un modèle excentrique, fondé sur le coq-à-l'âne, la dérision et la connivence avec le lecteur, qui atteint à une sorte d'équilibre dans les collaborations au *Temps* : « un phrasé particulier, [...] un rythme saccadé, une syntaxe qui se construit par accumulation d'éléments adventices ». De la sorte Nodier prend-il le parti, dans son refus de tout dogmatisme, de conserver ses distances, et se constitue-t-il une posture sternienne dont le sourire n'exclut pas la bienveillance. Le scrupuleux travail définitionnel de Samy Coppola fait seulement regretter, peut-être, que n'ait pas été introduite la notion de *variété*, qui recoupe assez largement celle de « critique fantaisie ».

Caroline Raulet-Marcel revient sur l'*Histoire du roi de Bohême*, sans doute l'œuvre de Nodier qui exerce la plus grande fascination sur la critique contemporaine. Quel rapport, dirait-on, avec la presse ? Se livre-t-on à une étude de réception ? Que non pas. Caroline Raulet-Marcel propose une lecture novatrice de la célèbre fantaisie de Nodier, qu'elle interprète comme une « mise en scène excentrique et satirique de la presse », en étayant son propos d'exemples nombreux et convaincants : Nodier subvertit la dimension satirique en faisant siens des procédés d'écriture littéralement journalistiques, et en construisant ainsi par collage une figure auctoriale à voix multiples : celle de la modernité, peut-être. Ces suggestifs aperçus, que le cadre imposé ne permettait pas de développer davantage, demanderaient à notre sens à être prolongés dans deux directions : d'une part, l'*Histoire du roi de Bohême*, bien qu'il survienne tel un aérolithe dans le ciel de 1830, porte à leur terme, comme l'a récemment souligné Roselyne de Villeneuve¹, un ensemble d'avant-textes remontant pour certains à la prime jeunesse de l'auteur ; il serait par conséquent piquant de contrôler que cette critique de la presse et de la figure du journaliste, présente par exemple dans *Moi-même* (1799-1800) ou dans *Le Dernier Chapitre de mon roman* (1803), occupe sa place dans ces premiers états du texte : positive, la vérification accrédirait l'idée que cette vision soit moins une fille du temps qu'une conviction philosophique inactuelle, reliée à la censure de l'écrit et à la célébration de l'oralité primitive. D'autre part, la fantaisie de Nodier, si elle a pris soin de procéder par avance à sa recension burlesque, a aussi suscité un riche écho journalistique : un examen détaillé de cette manne déterminerait si la satire a été perçue par les destinataires intéressés, ou si son éclat les a aveuglés.

Enfin, Cary Hollinshead-Strick s'intéresse à un conte de 1832, *L'Amour et le Grimoire, ou Comment je me suis donné au diable*, devenu en volume *Le nouveau Faust et la nouvelle Marguerite*. Certes, à moins de faire choix d'étudier les écrits narratifs sous l'angle spécifique de leur forme de publication, les assimiler à des écrits de presse relèverait de l'abus de langage ; mais telle n'est pas ici l'intention. Cary Hollinshead-Strick se soucie d'établir, à travers une fine analyse de la narration, que le conte « fait écho au développement de la presse des années 1830 ». Osera-t-on dire en toute humilité que l'argumentation, en dépit de sa nouveauté, de ses réelles qualités d'information et de réflexion, n'emporte pas la conviction ? Que le pacte faustien soit lié chez plusieurs auteurs à l'invention de l'imprimerie, et consécutivement

¹ Roselyne de Villeneuve, « La genèse d'un "anti-livre" : notes sur les personnages de l'*Histoire du roi de Bohême* », *Studi Francesi*, t. LX, n° 179, maggio-agosto 2016, p. 278-289.

à la création de la presse, est absolument indéniable. Qu'il le soit chez Nodier paraît beaucoup plus douteux : on peut mettre en scène le « malheur de la science » sans que cette déploration soit directement – étroitement – raccordée à la critique du journalisme. Nous le regrettons d'autant plus amèrement qu'une telle corrélation induirait peut-être une liaison montante Nerval-Nodier, quand ne sont établis que des rapports inverses².

Le volume se conclut par une utile synthèse des contributions confiée à Patrick Berthier, auquel rien de ce qui touche à la presse du XIX^e siècle n'est indifférent. Quoiqu'elle soit étrangère à la journée d'études, il serait injuste de ne pas mentionner encore la précieuse édition critique par Jacques Geoffroy d'un manuscrit nodierien provenant d'Arsène Houssaye, aujourd'hui en mains privées, qui regroupe quelque vingt-huit cartes sur lesquelles « après avoir pensé, après avoir rêvé, Nodier, comme par distraction, fixait sa pensée ou sa rêverie ». À titre informatif, on signalera à Jacques Geoffroy que, avant de faire relier le petit volume qu'il a eu entre les mains, Houssaye s'était défait d'un nombre indéterminé de cartes, aujourd'hui dispersées de par le monde³. On n'en finit jamais avec Nodier !

Voilà donc un ensemble qui, à une exception près, ouvre des pistes qui sont autant d'appels à poursuivre les investigations (quid, par exemple, du journaliste politique ?) et confirme éloquemment le renouveau des études nodiériennes chez les jeunes chercheurs. Non, Nodier n'est plus désormais l'auteur des seuls contes jadis rassemblés par Pierre-Georges Castex !

JACQUES-REMI DAHAN

² Voir Michel Brix, *Nerval, Glanes et miettes de presse*, Paris, Honoré Champion, 2013, p. 27-68 : « Nerval, Janin et l'héritage de Nodier ».

³ BnF, N.A.F. 15778, fol. 245 ; Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. 15050, pièce 157 ; etc.